

Avant la parution de „Mourir partout sauf à Differdange“

Questions à Jean Portante

Réponses recueillies électroniquement par Guy Wagner

k.: Ton dernier roman, „Mourir partout sauf à Differdange“, sera officiellement présenté à Differdange le 18 mars* prochain. Les organisateurs de la présentation n'ont-ils pas hésité à le faire, en en apprenant le titre?

J.P.: Les organisateurs, c'est le Centre culturel de Differdange, par la voix de Cornél Meder.

Il savait que mon roman aurait comme décors la ville de Differdange. Tout comme d'autres de mes livres. Il n'arrive pas si souvent qu'un écrivain luxembourgeois mette ainsi au centre de son écriture sa ville natale. C'est sans doute cela qui a guidé les intentions de Cornél Meder.

Cela dit, le titre du roman peut laisser perplexe. Certains seront amenés à le prendre pour une provocation, un livre à clés, à se dire que tel personnage correspond à tel Differdangeois, que j'utilise mon écriture pour régler en quelque sorte le compte à ma ville natale et à certains de ceux qui y habitent. Ceux qui ont lu mes livres précédents savent pourtant que j'ai une relation fort ambivalente avec Differdange. C'est une ville que j'aime beaucoup, et que donc je peux finir par haïr. Ou bien: une ville que je hais de prime abord et qu'au bout du compte je ne peux qu'aimer. On revient toujours sur le lieu du crime, si tant est que celui de la naissance en est un.

k.: Pour toi, a-t-il suffi que tu sois né à Differdange? Ou, que veut dire au juste le titre?

J.P.: La mort est omniprésente dans mon roman. J'y fais mourir un certain nombre de personnages. Le père du narrateur, sa mère, son frère, etc. Mais la particularité de la famille du narrateur est qu'elle vient d'ailleurs, d'Italie en l'occurrence. Avec tous les déchirements que cela entraîne. Le désir des uns de rentrer, la nécessité des autres de rester.

Or, il se fait que la mère du protagoniste (comme dans „Mrs Haroy“...) fait partie des premiers. Toute sa vie durant elle ne parle que de retour. La famille finit par s'y habituer. Puis, au moment de mourir elle change brusquement d'avis, sans que ceux qui l'entourent encore comprennent pourquoi. Il s'en suit un imbroglio avec des enterrements ratés et tout. Voilà pour une piste de lecture, mais bien entendu il y en a d'autres.

Cela dit, pour vraiment se rapprocher des choses, il faut s'en éloigner le plus possible. L'éloignement est le plus parfait des rapprochements. Faites-en l'expérience: éloignez-vous un certain

temps de celui ou celle que vous aimez. Jamais vous n'en aurez été si proche!

k.: Quel en est le vrai sujet, ou y en a-t-il plusieurs?

J.P.: Je vais vous raconter une anecdote. J'ai déjà, sur divers supports – ici même ou dans le supplément „Livres“ du Tageblatt – fait paraître l'un ou l'autre court extrait de ce roman auquel je travaille depuis presque dix ans. Après l'un d'eux, j'ai reçu un coup de téléphone d'une Differdangeoise. Elle voulait savoir si ma mère était morte et si elle avait loupé l'affaire dans les annonces mortuaires. Or, comme je l'ai déjà dit, la mère du narrateur meurt dans le roman. Cette lectrice de l'extrait avait donc confondu la fiction et la réalité. Cela m'était déjà arrivé avec „Mrs Haroy...“, où l'on m'interpellait en me disant que je n'étais pas gentil gentil avec mon grand frère...

C'est cela le vrai sujet du roman: la problématique de la création et l'écriture elle-même. Cela veut dire quoi écrire un roman? Quel est le rapport de l'écrivain avec le narrateur et les personnages? Un livre est-il nécessairement autobiographique ou plutôt de la pure fiction? Quelle est l'étrange liaison qu'entretiennent réalité et fiction? Qui peut être un „je“ qui parle? Etc. Pour ce faire, j'ai multiplié les „je“. Le narrateur est tantôt libraire, tantôt policier, tantôt boucher, etc. Difficile de l'identifier à l'auteur. Et pourtant...

k.: On ne peut évidemment pas parler de ce roman sans revenir à „Mrs. Haroy...“ qui le précède et a constitué un événement-choc dans notre littérature. Le nouveau livre est-il la suite de l'autre? Si oui, dans quel sens? Si non, pourquoi pas?

J.P.: Du point de vue de l'ambiance, je veux dire les grandes lignes – une famille d'origine italienne, la ville de Differdange en tant que théâtre des opérations, etc. –, on retrouve des éléments de „Mrs Haroy ou la mémoire de la baleine“. Tous mes livres en sont imprégnés. Même mes poèmes. Et voilà toute la parenté que „Mourir partout...“ a avec „Mrs Haroy“. Mes lecteurs l'ont réduit trop vite à une saga familiale de l'immigration. Le centre du livre, c'était cependant la mémoire. C'est quoi la mémoire? De quoi nous souvenons-nous? Et l'oubli, n'est-il pas la somme de tous les souvenirs qui, certes, restent enfouis quelque part en nous, mais sont bien là, alors que la mémoire, ce sont des souvenirs fragmentés arrivant à la surface d'une manière tronquée?

Je pense, dans „Mrs Haroy“, avoir, au sujet de la mémoire, fait le tour de la question, comme on dit. Il n'y avait plus rien à ajouter. Rien, si ce n'est – y

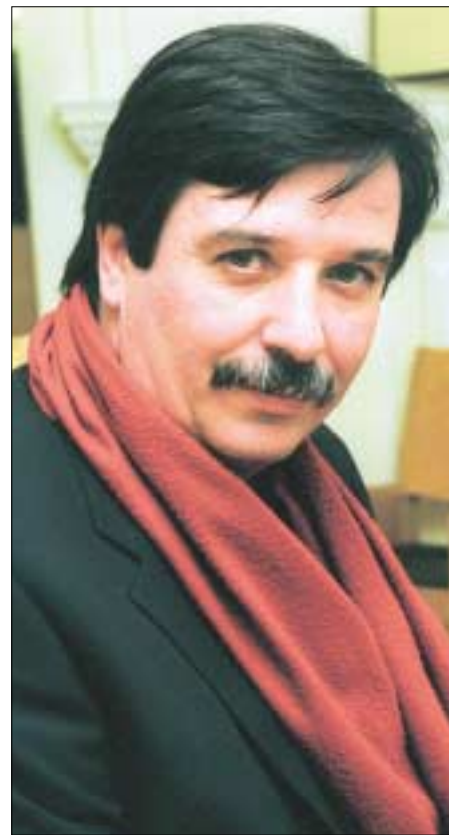


Photo: Paolo Leoni

Jean Portante

compris en ce qui concerne la mémoire – l'étrange rapport qu'entretiennent fiction et réalité.

k.: Quelle différence y a-t-il dans l'approche de l'écriture?

J.P.: Dans „Mrs Haroy...“, il y avait un protagoniste-narrateur, un „je“, Claudio donc, de qui partaient ou vers qui convergeaient toutes les actions et les réflexions. Il était le pivot du livre, avec un avant et un pendant, permettant de broser le tableau de presque un siècle autour de lui. „Mourir partout...“ rompt avec une telle stratégie. Il fait semblant de se placer dans l'après. Après la mort des protagonistes, notamment.

Le roman a deux structures qui, en quelque sorte, se contredisent, s'effacent l'une l'autre. Une structure verticale d'abord, où des „je“ racontent un certain nombre d'histoires autonomes. On pourrait croire, en entrant dans le livre, qu'on se trouve dans un recueil de nouvelles. Il y a l'histoire d'un boucher, d'un prof, d'un flic, d'un libraire, etc. Mais petit à petit, on sent que cette verticalité est contredite par une construction horizontale. Plusieurs lignes narratives naissent dès le départ et traversent de bout en bout le livre qui, pendant qu'il s'écrit – ou pendant qu'il est lu –, se métamorphose en roman. Avec, à la fin l'une ou l'autre surprise quant à l'identité du ou des „je“ narrateurs.

▷ Cette présentation aura lieu dans la salle des fêtes de l'ancien Hôtel de Ville, à 20.00h. Introduction et animation: Cornél Meder. Ambiance musicale: Luciano Pagliarini.